

## Ça ne cesse pas de tomber, après l'analyse

Luis Izcovich

### L'après-coup \*

Il existe une vie après l'analyse, c'est ce pour quoi on fait une analyse, pour qu'elle ne soit pas la même. La vie après l'analyse se suffit-elle du repérage que nous avons par rapport au monde tel que nous l'a laissé l'analyse ?

À partir de ce qu'on sait de soi, et du savoir-faire avec son symptôme, on change de place, de point de perspective, on se soutient d'un désir qui ne passe pas par l'Autre et pourtant cela n'évite pas que ça ne cesse pas de tomber même après l'analyse.

Il y a déjà les hasards de la vie que Lacan avait évoqués comme ce qui nous pousse de droite à gauche et fonde un destin. Il y a pourtant une différence par rapport aux hasards d'avant l'analyse. On ne peut pas dire qu'on est poussé de gauche à droite après l'analyse. Le hasard, c'est un autre nom de la contingence et l'analyse permet un savoir-faire avec les contingences.

C'est formulé très tôt par Lacan. L'analyse réordonne les contingences passées en leur donnant un sens à venir et il évoque le peu de liberté par où le sujet les fait présentes. On peut dire qu'avec ce *réordonner*, on se prépare aux contingences nouvelles et, à la différence du passé, on les aborde avec plus de liberté, c'est-à-dire que désormais on a le choix.

Mais il y a des contingences après l'analyse qui vont au-delà de la rencontre avec l'imprévisible. Il y a parfois de l'imprévisible, parfois s'y ajoute l'improbable. Et c'est là où, véritablement, ça tombe. Ça tombe dans la pensée, ça peut tomber dans le corps. Que ce soit dans l'un ou dans l'autre, ça finit toujours par tomber dans le corps. C'est là que la contingence fait événement. Et comme tout événement, qu'il soit de pensée ou de corps, cela affecte le corps.

Quand on dit que ça touche le corps, on dit que ça touche le réel. Et ce qui touche le réel, c'est toujours ce qui perfore l'imaginaire et le symbolique, et affecte toujours le réel du corps. Car on a très bien pu accéder,

dans le trajet de l'analyse, à la destitution subjective, à l'expérience de désêtre de l'analyste dans sa fin d'analyse, au moment où les semblants vacillent, et on constate que les semblants ne disparaissent pas. Ils se reconstituent autrement et font écran au réel, sauf si le réel du sexe ou l'imminence de la mort crèvent cet écran. Il y a donc la contingence de la rencontre après l'analyse. Cela peut être la bonne rencontre ou la mauvaise. Elles ont pourtant, toutes les deux, un point commun. C'est que toujours une rencontre de jouissance peut s'avérer énigmatique. Une rencontre de jouissance peut ainsi surprendre le programme fantasmatique du sujet. Ce qui tombe peut être bien et pourtant le sujet l'éprouve comme ce qui lui est tombé dessus. Donc, il ne faut pas corréler ce qui tombe après l'analyse à la mauvaise rencontre.

Il y aurait donc deux types de contingences après l'analyse. Il y a d'une part celles qui peuvent se réordonner à partir des propres coordonnées subjectives, soit ce que l'on sait de soi. C'est le cas des rencontres qui touchent le fantasme sans faire trou dans le réel. Il y a un effet de surprise. Elles peuvent faire vaciller le fantasme. On peut être étonné d'apercevoir à nouveau quelque chose qu'on croyait dépassé. Ces surprises exigent parfois un tour de plus sur soi-même qui n'est pas forcément la reprise de l'analyse. Le sujet réorganise la réalité par un réaménagement du fantasme. Cela fait partie de ce que le sujet sait faire. Il se débrouille avec son fantasme.

Il y a d'autre part ce qui tombe, et qui est hors programme, sans que le sujet ait les coordonnées pour l'intégrer. Cela fait événement, trou dans le symbolique et rencontre avec le réel. Et on s'aperçoit qu'à chaque fois cela concerne le réel du sexe ou de la mort. De là l'intérêt à revenir sur la façon dont les analystes traitent ce qui surgit comme contingence après l'analyse.

On pourrait appliquer à l'après-analyse la question que Lacan pose à la fin du séminaire XI, quand il affirme que savoir comment le sujet vit la pulsion après la traversée d'une analyse « n'a jamais été abordé <sup>1</sup> ». Il pose cette question au centre de sa proposition pour la passe.

On pourrait également dire dans notre actualité que l'après-analyse et même l'après-passe n'ont jamais été abordés non plus. On a commencé il y a quelques années à mettre dans notre programme de travail « la passe et ses suites ». Si ensuite on n'a pas poursuivi, c'est qu'on s'est contenté d'explorer, suivant la proposition de Lacan, l'avènement du désir de l'analyste.

Je pense néanmoins qu'on pourrait obtenir un bénéfice épistémique à partir de l'exploration du rapport que nous avons avec l'inconscient post-analytique.

De ce rapport à l'inconscient, Freud, qui n'est pas passé par l'épreuve du transfert, nous a donné le modèle. Il n'a pas cessé de ne pas reculer, face à ses oublis, actes manqués, affects énigmatiques, inhibitions, pour tenter de cerner son rapport au non-su comme cadre de ce qui, à chaque fois, s'est révélé opaque dans les contingences de la vie. Certes, il l'a fait pour démontrer comment l'hypothèse de l'inconscient se vérifie dans son cas, et donc apporter une preuve de plus sur l'existence de l'inconscient ; mais au-delà, il l'a fait à partir d'une nécessité pour la psychanalyse, à savoir que l'analyste soit au plus près de son savoir inconscient. Ce qui tombe à chaque fois pour Freud, c'est une formation de l'inconscient, mais pas toujours. Il y a aussi, et c'est crucial, ce qui est tombé parce que les mythes fabriqués par l'inconscient n'ont pas constitué une barrière efficace. De ces deux dimensions, ce qui tombe de l'inconscient et ce qui fait trou dans l'inconscient, l'analyste doit être averti.

Pourtant, Freud ne s'est jamais servi de ce modèle pour préconiser qu'on puisse se passer du dispositif analytique, ni non plus qu'au bout d'un moment on puisse poursuivre l'analyse par l'autoanalyse. Sa proposition témoigne d'une nécessité mais aussi d'un choix : être en position d'inventer la psychanalyse ne l'a pas dédouané d'aborder son propre rapport à l'inconscient. Certes, il n'a pas tout dit de son rapport à l'intime. Il n'a pas livré les conséquences pour les analyses de ce qui chez lui n'était pas analysé. Il a eu pourtant le courage de montrer les limites de sa position comme sujet. Il suffit de donner deux exemples : son autocritique concernant l'interprétation manquée dans le cas Dora ; son manque d'hésitation à désigner comme dépersonnalisation, le sentiment étrange qui le prend à la vue de l'Acropole. Il évoque ainsi le plaisir gâché, le sentiment de culpabilité, qui vont jusqu'à l'empêchement de jouir, effets sur Freud lui-même de ne pas avoir pu aller au-delà du père.

Cela met en évidence le caractère aigu d'une position, celle qui consiste à examiner à chaque fois ce qui, pour chacun comme analyste, peut interférer dans la poursuite de l'analyse d'un analysant. Également, cela nous montre la nécessité constante de cerner ce qui reste opaque après l'analyse, pour aller dans la direction d'une des visées de l'analyse, ne pas trahir son désir et jouir de la vie. C'est ce que déduit Freud quand il analyse son sentiment de culpabilité par rapport au père et le trouble à la vue de l'Acropole.

Or, on ne peut parler chez Freud de restes non analysés puisqu'il n'y a pas eu d'analyse. La valeur des exemples tient aux conséquences que Freud extrait à chaque fois de son rapport à l'inconscient. Freud ne s'abrite

pas derrière le non-savoir. Il donne plutôt l'exemple de la nécessité de se guider du non-savoir comme cadre du savoir.

C'est un Freud toujours analysant de sa propre expérience. On peut dire que Lacan a poursuivi dans cette direction et même l'a accentuée. Il y a pourtant une différence fondamentale. À la différence de Freud, Lacan nous donne des indications de son rapport à l'inconscient après l'analyse puisqu'il est passé par l'expérience de l'analyse. Cela témoigne donc de l'inconscient post-analytique.

On pourrait s'arrêter à plusieurs formulations de Lacan, mais elles convergent sur l'idée que, si l'analyste ne pense pas quand il opère, il pense néanmoins à l'analyse de son analysant. C'est ce qu'il énonce dans *R.S.I.* dans la leçon du 10 décembre 1974 : « Il est pourtant indispensable que l'analyste soit au moins deux : l'analyste, pour avoir des effets, et l'analyste qui, ces effets, les théorise <sup>2</sup>. »

Certes, quand Lacan se réfère aux *deux* en question, l'analyste pour avoir des effets, puis l'analyste qui ces effets les théorise, il ne fait pas allusion à l'inconscient de l'analyste.

Mais je crois qu'on peut l'ajouter. Quand on pense à son acte, il est légitime de se demander si par notre position on a fait obstacle ou pas aux effets sur l'inconscient de l'analysant. Donc, quand je dis que Lacan a accentué la voie freudienne, c'est parce qu'il ajoute aussi, en ce qui concerne la transmission de la psychanalyse, l'analyste en position d'analysant. Il le dit par rapport à l'*AE* (analyste de l'École), comme analysant de son expérience. C'est ce qu'une École attend de ses *AE*, qu'ils pensent la psychanalyse à partir des points vifs auxquels eux-mêmes ont eu à faire face. Penser la psychanalyse à l'aide de son expérience, telle est la fonction de l'*AE*. Mais encore, pourrait-on ajouter, pourquoi devrions-nous nous arrêter à l'*AE* ? Pourquoi n'ajoutons-nous pas qu'il est indispensable de penser la psychanalyse à partir des nouvelles conjonctures dans le monde mais aussi à partir de notre position avec notre inconscient ? À partir de ce qui a été énoncé, une autre question se pose : déduisons-nous qu'après l'analyse, l'inconscient reste l'Autre, formule souvent utilisée, d'ailleurs par moi-même ? Posons-nous que l'analyste, comme tout sujet, est divisé par ce qui fait retour de ce qui ne s'est pas écrit dans sa propre analyse ?

Mais alors quelle est la différence avec Freud qui analyse ses retours du refoulé exactement comme un sujet divisé ? Au fond, la question est celle du sujet divisé après l'analyse.

Lacan donne un repérage en avançant dans une autre direction.

Il prononce le séminaire *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre* dans les suites immédiates du séminaire *Le Sinthome* et de la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », où il avance, nous l'avons largement commenté cette année, la satisfaction qui marque la fin. Dans *L'insu*, il prolonge cette question en ajoutant la fin d'analyse par s'identifier à son symptôme. Et à peine un mois plus tard, à la séance suivante de son séminaire, il formule : « Je suis un hystérique parfait, c'est-à-dire sans symptôme sauf de temps en temps <sup>3</sup>. » C'est ce qu'il explique à partir d'une erreur de genre grammatical qu'il fait alors qu'il est au restaurant. La phrase de Lacan était : « Mademoiselle, on est réduit à ne manger que des écrevisses à la nage <sup>4</sup>. » Remarquons que Lacan reconnaît une manifestation de l'inconscient et pourtant ne déduit pas le signe d'une division subjective. C'est même le contraire, car il explique qu'à la différence de l'hystérique, « à force d'avoir un inconscient » il « l'unifie avec [son] conscient <sup>5</sup> ».

Ce retour de l'inconscient pour Lacan est plutôt le signe de son symptôme, qui fait retour de temps en temps, ce qui ne l'empêche pas de se dire sans symptômes. Sans symptômes peut s'entendre comme être suffisamment satisfait par ce qui est devenu son symptôme au point de ne plus l'éprouver. Autrement dit, ce serait un exemple, un signe même, de ce que serait avoir accompli l'identification avec le symptôme.

Cela va dans la direction de ce qui précède, comme je le disais juste avant, d'une part l'affirmation dans la Préface, « la satisfaction qui marque la fin <sup>6</sup> », et d'autre part sa formulation « s'identifier [à son symptôme], en prenant ses garanties, une espèce de distance <sup>7</sup> ».

Le fait de formuler « s'identifier » et non « identification » au symptôme, nous indique la temporalité d'un processus. Quelque chose qui ne se fait pas une fois pour toutes, qui se poursuit, qui ne cesse pas, jusqu'à produire, si on considère que l'exemple de Lacan n'est pas unique et que donc c'est possible, ce que je formulerais ainsi, s'identifier à son symptôme est ce qui permettrait de réduire l'écart entre inconscient et conscient.

Cela rejoint ce que dit Lacan : « à force d'avoir un inconscient », qui introduit la dimension de la répétition post-analytique et donc la nécessité du temps. Je trouve cette remarque précieuse, car elle ouvre sur une autre perspective que celle de l'inconscient toujours Autre. La formule « à force d'avoir un inconscient l'unifie avec son conscient », c'est ce qui permet au mieux de savoir faire avec son symptôme.

Dès lors une question se pose, est-ce que s'identifier au symptôme comporte une dimension stable, fixe, définitive ? Je pense plutôt qu'avec la proposition de s'identifier à son symptôme, Lacan désigne le moment où

commence un nouveau processus pour le sujet. Il commence au cours de l'analyse et se poursuit jusqu'à la fin de la cure, moment où le sujet peut se dire que, même s'il y a de l'incurable, un processus irréversible s'est mis en marche concernant ce « s'identifier ». Donc le « c'est assez de la fin », ce n'est pas, plus de symptôme, mais le moins possible, de temps en temps, au point qu'on acquiert la certitude que désormais on saura faire sans le transfert.

Je crois que c'est aussi cette direction que prend Lacan dans une formulation conclusive du séminaire *Le Moment de conclure*, « l'inconscient, c'est ça, [...] c'est la face de Réel de ce dont on est empêtré. » Puis il ajoute : « L'analyse ne consiste pas à ce qu'on soit libéré de ses *sinthomes*, puisque c'est comme ça que je l'écris, symptôme. L'analyse consiste à ce qu'on sache pourquoi on en est empêtré<sup>8</sup>. »

L'inconscient, face de réel, signifie l'inconscient face du symptôme. C'est dans ce contexte que Lacan écrit « le réel ne cesse pas de s'écrire » alors qu'auparavant il disait que le réel ne cessait pas de ne pas s'écrire.

On peut saisir à travers ses nouvelles remarques la dimension de ce qui continue à s'écrire après l'analyse.

On peut revenir à ce qui tombe après l'analyse et au rapport au réel. Il y a ce qui tombe qui est de l'ordre d'une constante : le réel qui vient toujours à la même place ; c'est un réel connu mais qui n'a pas moins effet de réel. Puis il y a ce qui tombe et qui a un effet de trou. Ce qui tombe hors articulation signifiante, hors appareillage, peut à l'occasion être fulgurant et perfore le savoir que le sujet s'est forgé dans la cure. L'École, si le sujet devenu analyste en fait partie, protège, fabrique une langue, crée des moyens pour éviter ce qui tombe. L'École est un abri mais pas un paratonnerre.

Parfois, la révélation qui tombe se connecte au passé, c'est-à-dire au traçable. Le traçable renvoie à ce qu'on sait sans le savoir. C'est déjà écrit, on n'arrive pas à le saisir mais on a l'intuition qu'il était là depuis longtemps.

Il y a ce qu'on ignore mais il y a ce qu'on sait. On sait que le désir se soutient d'un manque. Et on sait qu'il est ce qui cause notre désir. On sait aussi que les objets plus-de-jouir fonctionnent comme obturateurs du manque, et ne sont pas au service de causer le désir.

L'après-coup de la fin comporte des surprises et démontre qu'on a très bien pu aller dans l'analyse jusqu'à l'incurable, il y a un imprévisible qui fait réel. On ne peut pas le calculer, on ne sait pas quand il va arriver, mais il arrive. Là, on a beau avoir touché dans son analyse à l'impossible, on constate qu'il y a un autre réel qui fait réveil. Parfois, c'est un réveil qui pousse à la reprise d'une analyse, mais pas toujours et pas forcément.

Je crois que c'est là une démonstration de « l'inconscient comme face du Réel ». Cela réveille, car c'est un lapsus ou un rêve qui n'a strictement rien à voir avec ce que le sujet a articulé dans son analyse. Pas de boussole pour l'interpréter. D'ailleurs, quand Lacan pose qu'on attrape des bouts du réel, cela montre que la cure analytique forcément nous laisse dans un rapport inachevé au réel. Ce qui tombe n'est donc pas ce qui nous vient du monde. C'est aussi ce qui vient de nous. Et alors toute la question est de savoir comment on s'arrange avec ce nouveau réel.

Il convient de distinguer, d'une part, ce qui subsiste, restes de symptômes, de ce qu'on connaît, de, d'autre part, ce qui émerge, ce qui surgit, comme surprise du réel.

C'est là que trouve sa pertinence la formule de s'identifier au symptôme. C'est à condition qu'on retienne que le symptôme est devenu sinthome.

« S'identifier en prenant ses garanties », dit Lacan, cela veut dire que c'est un processus, qui ne cesse pas de s'écrire, qu'on ne cesse pas de vérifier. On a accédé à la certitude de fin et pourtant on s'interroge, « c'est bien ça ? » À chaque fois que ça tombe, on s'interroge, sur le rapport à notre inconscient, sur notre identification au symptôme. Sommes-nous si sûr d'avoir obtenu ce qu'une analyse peut nous apporter ? La certitude qui provient d'une satisfaction de fin par le symptôme a des conséquences pour l'analyste. Je pense qu'il ne fera face à ce qui tombe autrement que s'il se satisfait dans sa propre analyse du déchiffrement de l'inconscient.

L'analyste n'est pas affecté par son inconscient quand il opère. Ce qui le met à distance, c'est le désir. Mais c'est par l'identification au symptôme qu'il prend une distance à l'égard de ce qui tombe.

C'est ainsi que je trouve pertinent de distinguer la notion d'enthousiasme de fin de celle de satisfaction de fin. L'enthousiasme est ponctuel. C'est un signe de fin et, même s'il peut y avoir plusieurs moments d'enthousiasme, il est difficile de soutenir que l'analyste se soutient d'un enthousiasme. L'analyste se soutient d'un désir mais un désir qui comporte une satisfaction. La satisfaction qui marque la fin, c'est une satisfaction qui crée les conditions de l'acte analytique.

Ainsi, l'enthousiasme est limité dans le temps et sa chute n'entraîne pas une chute du désir. Par contre, j'aimerais qu'on me dise ce qui se passe si la satisfaction disparaît. Sa chute entraîne celle du désir. Donc, il y a ce qui nécessairement tombe à la fin de l'analyse, mais je pense que le désir de l'analyste n'est pas affecté tant qu'il trouve une satisfaction dans sa tâche d'analyste.

*Mots-clés : inconscient, après-analyse.*

---

\*[↑](#) Intervention à la séance « Ça ne cesse pas de tomber, après l'analyse » du séminaire Champ lacanien « Ce qui nous tombe dessus », le 10 juin 2021, par visioconférence.

1. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, p. 246.
2. [↑](#) J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, leçon du 10 décembre 1974.
3. [↑](#) J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, séminaire inédit, leçon du 14 décembre 1976.
4. [↑](#) *Ibid.*
5. [↑](#) *Ibid.*
6. [↑](#) J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 572.
7. [↑](#) J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, *op. cit.*, leçon du 14 novembre 1976.
8. [↑](#) J. Lacan, *Le Moment de conclure*, séminaire inédit, leçon du 10 janvier 1978.